

par quelque imprudence. Non, je ne veux pas être la maîtresse de l'homme que j'aime. J'aime et je sens que c'est pour toujours : mon âme n'est point faite pour changer de sentiment ; cet amour à présent fait ma vie ! Le jour où je briserais la chaîne que je laisse souder à l'âme de monsieur Christian, je mourrais ! Peut-être ne m'aimera-t-il plus un jour, cela est possible ; mais je me plais à l'idée que, dans ce cas-là, je mourrais de douleur. J'aime mieux cela que de mourir de honte.

Rétif ouvrit de grands yeux effarés ; il n'avait jamais entendu, même dans ses livres, les femmes parler avec cette assurance et cette sûreté de théorie.

— Oui, continua Ingénue, et vous serez de mon avis, mon père, j'en suis sûre. La condition d'une maîtresse est fautive dans la vie. Si j'étais mère, mes enfants seraient méprisés ; moi-même, je tremblerais en les embrassant ! Non, mon père, non, j'ai un orgueil qui passe encore mon amour. Jamais personne ne me méprisera en ce monde, et, pour que j'en arrive à ce résultat, il ne faut pas que la première je cesse de m'estimer.

Rétif écoutait tout cela les bras croisés ; quand Ingénue eut cessé de parler, il écoutait encore.

— Ah ! ça ! mais, dit-il tout abattu, la raison, lorsqu'elle est trop forte, devient de la déraison ! Te figures-tu, par hasard, que monsieur Christian s'accommodera longtemps de ces paradoxes ?

— Il me l'a promis, mon père, et il a fait plus, il me l'a juré !

— Mais, reprit Rétif, ce que l'on promet en amour, ce que l'on jure au moment où l'on promet, au moment où l'on jure, est une chose difficile à tenir. Donc, si c'est difficile, c'est douloureux, et, si c'est douloureux, ce ne peut être durable.

Ingénue secoua la tête.

— Il me l'a promis, il me l'a juré, répéta-t-elle ; il accomplira sa promesse, il tiendra son serment.

— Alors, c'est que tu ne l'aimes pas.

— Oh ! s'écria Ingénue, je ne l'aime pas !

Rétif, étonné de l'expression qu'Ingénue avait mise dans ses paroles, regarda profondément cette belle statue de l'angélique pureté.

— Remarque bien, mon enfant, qu'en le supposant fidèle à son serment, comme tu le supposes, il lui faudra pour t'épouser, attendre la mort de ton mari.

Or, Anger a trente ans. Il peut vivre encore cinquante ans ; vous en aurez soixante-dix chacun, et même Christian en aura soixante-quatorze : c'est l'âge de la sagesse.

— Une occasion se présentera, mon père, de faire rompre mon mariage.

— Ah ! tu crois ?

— J'en suis sûre.

— Et alors ?

— Monsieur Christian m'épousera.

— Sublimes, sublimes tous deux ! s'écria le vieillard en présence de cette étrange puissance. Que la jeunesse d'aujourd'hui est forte !... Ah ! nous vieillissons, nous autres ! Va, ma fille, va ! fais comme tu voudras.

Et il l'embrassa tendrement.

— N'importe, ajouta-t-il d'une voix émue et enjouée, accélère toujours l'occasion ; crois-moi, c'est plus sûr que tout.

— Je l'accélère, dit Ingénue.

— Comment cela ? Est-ce un secret ?

— Non, mon père. Je prie !

Le philosophe Rétif secoua la tête.

— Oh ! dit Ingénue, Dieu ne m'a jamais rien refusé.

— Tu as de la chance. A quoi attribues-tu cela ?

— A ceci : c'est que j'ai pour unique amant l'ange gardien qu'il m'a envoyé pour lui transmettre mes prières.

LVI.

OU L'ORAGE GROSSIT.

Nous avons vu, dans un des chapitres précédents, ce qu'Anger avait fait dans l'intérêt de Réveillon, et comment ses précautions avaient été prises pour sauver, le cas échéant, sous la forme on ne peut plus commode d'un sac rempli d'or la somme, à lui appartenant, qu'il avait placée dans la maison de son patron, et que celui-ci avait offert de lui restituer à son gré.

Nous avons dit aussi que le fabricant de papiers peints avait été nommé électeur. Ajoutons que cette dignité nouvelle lui avait fait beaucoup d'ennemis.

Depuis quelques semaines, Paris changeait à vue d'œil : on sortait de l'horrible hiver de 1788, au milieu duquel s'était allumée la fournaise des élections. Paris affamé, gelé, et que l'on eût cru à l'agonie, s'était cependant mis tout à coup à jeter des flammes, à gronder et à éclater

comme un volcan. Fatigués des jours d'agitation que l'on venait de traverser, les gens d'ordre et de bon sens se reposaient ; mais justement parce qu'ils se reposaient, ceux-là qui avaient intérêt au désordre commençaient leurs bouleversements souterrains.

Il faut des siècles pour amener un peuple à l'état d'ébullition ; mais, lorsqu'une fois il est arrivé à cet état, il monte sans cesse jusqu'à ce qu'il ait éteint lui-même le foyer révolutionnaire qui le fait bouillir, avec ses flots débordés.

Cette élection de Réveillon, c'est-à-dire d'un électeur modéré entre les modérés, avait exaspéré le parti contraire ; on n'entendait que vociférations contre le malheureux commerçant, ce *traître* qui avait eu l'impudence de prétendre qu'une journée d'ouvrier était largement rétribuée avec quinze sous.

Peu à peu les prolétaires se comptèrent : ils virent qu'ils étaient très nombreux, et, quand ils se furent bien assurés de leur nombre, ils passèrent de l'abnégation à la menace.

Et, comme, au bout du compte, Réveillon était la cause première de tout cela, ce fut lui qu'en grossissant, ce bruit menaçait particulièrement.

Au moment dont nous parlons, il était de sûreté, presque de nécessité que l'on publiât ses opinions, ou qu'on les affichât d'une façon quelconque.

Nous sommes loin d'affirmer que cette rage de manifestation ait jamais amené en France de bien heureux résultats ; mais, puisqu'il est démontré que le caractère français est le plus franc, le plus ouvert et le plus démonstratif des caractères, il faut bien, alors, prendre son parti des démonstrations quand elles ont lieu.

Les gens du faubourg... Ici, nous ouvrons une parenthèse, car il nous convient, à nous romancier, de protester au nom de l'histoire. L'histoire a dit : « Les gens du faubourg ; » nous répétons après elle : « Les gens du faubourg ; » mais nous ajoutons : ce n'était pas les gens du faubourg.

Beaucoup de gens, dirons-nous donc, afin d'être plus vrai, s'étaient réunis de tous les coins de Paris, pour trouver mauvais unanimement que Réveillon eût taxé à un prix si modique la journée des ouvriers ; et ce qui rendait à leurs yeux Réveillon encore plus coupable, c'est qu'ayant commencé par être ouvrier lui-même, il avait vécu et s'était enrichi du travail des ouvriers.

Or, il y avait, à cette époque, un supplice que l'on appliquait d'autant plus facilement que, jusque-là, il n'avait pas fait grand mal.

On brûlait en effigie.

Les brûleurs, qui paraissaient former une classe particulière dans la société, avaient déjà brûlé, soit particulièrement, soit ensemble, monsieur de Calonne, monsieur de Brienne, monsieur de Maupeou, monsieur de Lamoignon et même notre ami Dubois, le chevalier du guet. Ils s'occupèrent donc, l'occasion leur en étant offerte, de brûler un peu, et d'une façon réjouissante, Réveillon l'aristocrate, Réveillon le mauvais cœur, Réveillon le mauvais citoyen. Qu'il eût été bien étonné, le naïf commerçant, s'il se fût entendu donner tous ces faux titres qu'on lui prodiguait tout bas.

Du reste, ce n'était pas difficile de brûler monsieur Réveillon de la façon la plus réjouissante possible, et l'on aurait toute facilité pour cela.

Réveillon n'était point un ministre ; il n'avait pas de gardes, pas de suisses, pas de grilles avec des régiments alignés derrière.

Il habitait dans une maison, dans sa fabrique, derrière un vitrage, au fond d'une cour toujours ouverte et à peine défendue par un chien.

Il fallait voir un peu ce que ferait cet ogre de Réveillon tandis qu'on le brûlerait en effigie.

Assurément, le chevalier du guet, qui s'était si ardemment mêlé de l'affaire de messieurs de Lamoignon et de Brienne, ne se mêlerait pas de celle de monsieur Réveillon.

Qu'était-ce que monsieur Réveillon ? Saurait-on seulement à la cour ce qui se faisait chez monsieur Réveillon ?

Donc, le 27 avril, les barrières de Paris commencèrent, vers neuf heures du matin, à laisser passer cette fange écumante que tout ruisseau de la capitale vomit comme une écume, et recrée comme une matière vitale, alors que le jour des troubles civils est arrivé.

A cette foule se joignaient tous les affamés de l'hiver, montrant leurs joues pâlies et, sous leurs lèvres presque aussi pâles que leurs joues, une double rangée de dents menaçantes.

Au premier abord, toute cette masse ne parut pas avoir de plan bien arrêté, et, comme personne ne s'opposait à sa marche, sa marche fut lente et pleine d'hésitation ; ces malheureux s'arrêtaient par groupes, et, au milieu de ces grou-

pes, ainsi qu'il arrive presque toujours, un orateur prenait la parole pour résoudre cette question de savoir s'ils étaient libres ou non.

La question fut résolue affirmativement, et l'on conclut naturellement au droit de brûler Réveillon en effigie, comme ayant eu l'audace de se rendre coupable du crime de lèse-peuple.

On fabriqua un mannequin immense, de quatre ou cinq pieds plus grand encore que ceux de messieurs Lamoignon et Brienne, ce qui était un grand honneur, on le voit, pour un simple marchand de papier.

On décora ce mannequin du grand cordon noir, que la cour, disait-on, devait envoyer à Réveillon.

Puis, sur la poitrine du mannequin, on écrivit la sentence avec le crime; après quoi, du fond du faubourg Saint-Antoine, on vit s'avancer vers la Bastille, dont la maison du fabricant était voisine, le cortège à la fois grotesque et menaçant.

Arrivé devant la maison de Réveillon, la foule s'arrêta; on enleva deux ou trois pavés; on planta en terre la perche qui soutenait le mannequin; on réclama, de l'obligeance des gens du quartier, de la paille et des fagots, matières combustibles que ceux-ci s'empressèrent de livrer, moitié par crainte, moitié par l'envie que les voisins riches inspirent toujours à leurs voisins pauvres, puis l'on approcha du bûcher une torche; la flamme mordit à une botte de paille, et la foule commença de rugir comme un lion qui, avant de faire son déjeuner d'un bœuf ou d'un cheval, s'essaie sur des lièvres ou des gazelles.

Mais, comme on le sait, une idée en amène naturellement une autre. Après cette idée de brûler Réveillon en effigie, vint à la foule cette idée bien autrement ingénieuse et bien autrement morale, au point de vue du prétendu crime qu'il avait commis, de le brûler en réalité.

D'ailleurs, cette peine du talion qui est presque toujours celle à laquelle s'arrête l'esprit des peuples, sinon comme étant la plus juste, du moins comme étant la plus logique, se présenta naturellement à l'esprit de la foule, « Un homme peut vivre avec quinze sous par jour! » avait dit Réveillon. « Eh bien! avait dit la foule, il faut que Réveillon sache un peu ce que c'est que quinze sous par jour. »

Ce fut alors qu'apparurent bien réellement les

figures étranges qui ne se montraient que ces jours-là; ce fut alors que les spectateurs placés aux premiers étages des maisons du faubourg aperçurent de loin ces mendiants hideux, munis de gros bâtons qui leur servaient d'appui, en attendant qu'ils pussent leur servir de massues.

En outre, on avait vu, disait-on tout bas, certaines personnes distribuer furtivement de l'argent aux groupes; on avait vu cela la veille au soir, on l'avait vu le matin, et, en regardant bien attentivement, on le voyait encore au moment même.

Enfin, plusieurs lettres anonymes avaient été envoyées à l'adresse de Réveillon; mais, chose étrange! aucune ne lui était parvenue.

Au moment de l'attaque, le fabricant était dans son jardin avec ses filles; le printemps essayait un de ses premiers sourires qui rendent la nature si joyeuse; les neiges, qui avaient encombré et fécondé la terre pendant le rigoureux hiver de 1789, fondaient peu à peu sous les premières haleines du zéphyr, comme l'a dit Horace, et comme l'ont répété depuis tant de gens, que d'une chose charmante et pittoresque ils ont fait une chose vulgaire et triviale.

Les bourgeons, enveloppés encore de leur bourre printanière, commençaient à jaillir avec énergie de rameaux rougissants sous lesquels on sentait déjà la sève circuler.

Les giroflées, pressées d'étaler leurs couleurs et d'étendre leurs parfums, gonflaient leurs larges têtes et balançaient leurs panaches dorés au-dessus des primevères et des violettes.

Les murs, qu'on apercevait entre les branches des arbres chauves encore, semblaient blancs et plus lavés, essuyés par le premier soleil qui aspirait leurs vapeurs.

Il y avait, en un mot, dans tout ce qui représentait aux yeux des hommes cette bienheureuse époque de l'année, dans les fleurs, dans les plantes, et même dans les pierres, quelque chose qui promettait à la nature longue vie et longue prospérité.

En ce moment, disons-nous, et tout occupé qu'il était de ses travaux et de ses idées champêtres, Réveillon crut entendre comme un murmure lointain.

Il prêta l'oreille; ses filles écoutèrent avec lui.

Au reste, on commençait à s'accoutumer aux agitations. Depuis les élections, passaient et repassaient fréquemment dans toutes ces grandes artères de Paris qu'on appelle les quais, les bou-

levards, la rue Saint-Jacques et le faubourg Saint-Antoine,—et cela tantôt avec des chants, tantôt avec des menaces,—des groupes contents ou mécontents de leurs élections.

Un instant Réveillon put se figurer que c'était une de ces bourrasques pareilles à celles qu'il avait vues passer les jours précédents; qu'elle avait pris son chemin bruyant et tumultueux par le faubourg; mais que, marchant toujours à la façon des nuages, elle allait passer sans ravager autre chose que les vitres et les lanternes.

Mais Réveillon se trompait: la bourrasque ne cessa point; elle grossit en bruit et en sourdes menaces, et se concentra devant la maison même du malheureux électeur; du moins, à défaut de la vue, en jugea-t-il ainsi aux échos que les cris de la foule éveillaient autour de lui.

Il quitta le jardin, s'élança du côté des cours, et vit que les portes étaient déjà fermées; on avait devancé l'ordre qu'il venait donner.

Cependant, quelques coups sinistres et lents retentissaient dans la porte massive; ils étaient alors le seul bruit qui se fit entendre.

En effet, toute cette foule ne proférait pas un mot: c'était bien la minute du lourd et menaçant silence qui précède les grandes crises de la nature, alors que se tait l'oiseau sous les feuilles, la bête fauve dans son repaire, et l'homme, cet éternel Œdipe interrogeant ou la terre ou les cieux,

Aux coups frappés dans la porte, Réveillon, inquiet, s'approcha, ouvrit un guichet pratiqué dans l'épaisseur du chêne et solidement grillé à petites mailles.

Un visage jaune, terreux, hérissé de poils roux; deux yeux ou plutôt deux trous au fond desquels brillaient comme deux charbons allumés; voilà les objets rassurants que Réveillon trouva collés de l'autre côté du grillage, à un pouce de son visage, à lui.

Il recula.

— Que voulez-vous? demanda-t-il.

— Nous voulons parler à Réveillon, répondit la laide figure.

— Me voici, dit Réveillon, un peu rassuré par la porte de chêne et le grillage de fer.

— Ah! c'est vous qui êtes Réveillon?

— Oui.

— Bien! ouvrez-nous, alors.

— Pourquoi faire?

— Nous avons quelque chose à vous dire.

— Qui? vous?

— Regarde! dit la voix.

Et l'homme, ayant un peu obliqué à gauche, découvrit aux yeux de l'électeur l'imposant spectacle de la multitude agglomérée en face de lui.

Un seul regard, une seconde d'examen, suffirent au malheureux Réveillon pour tout embrasser.

Hideuses figures entassées les unes sur les autres, habits déchirés, bâtons épineux, fusils rouillés, piques vacillantes, et, pour fonds à tout cela, un fouillis de regards venimeux, pareils à ceux d'une nichée de vipères que trouve, dans la campagne de Rome, l'imprudent qui, ayant mal regardé devant lui, effondre un terrier de renard abandonné.

A cette vue, Réveillon frissonna, pâlit et recula.

— Allons! allons! continua l'homme qui semblait être chef de la bande.

Et il frappa la porte de son pied ferré.

— Mais enfin, que me voulez-vous? demanda Réveillon.

— Ah! tu veux savoir ce qu'on te veut?

— Sans doute.

— Eh bien! l'on veut brûler dans ta cour l'effigie d'un scélérat, d'un ennemi du pauvre peuple, d'un accapareur, d'un aristocrate qui a dit qu'un ouvrier pouvait vivre comme un prince avec quinze sous par jour!

— Je n'ai jamais dit cela! Dieu m'en préserve! s'écria Réveillon effrayé.

Et ces paroles, arrivées jusqu'à la bande, y soulevèrent des huées qui montèrent jusqu'aux toits des maisons voisines, pareilles à la vapeur d'une chaudière de bitume dont on soulève le couvercle.

Comme en réponse à ces huées, Réveillon entendit alors une voix à son oreille, du côté de la cour.

— Fermez, monsieur Réveillon! fermez! disait la voix.

Il se retourna et vit Auger.

A quelques pas derrière lui, et sur le perron de la maison, ses filles appelaient leur père avec des larmes et des supplications.

— Fermez, monsieur! fermez! répéta Auger une seconde fois.

Réveillon ferma le guichet.

Alors retentit une formidable explosion de hurlemens et d'imprécations; la porte fut battue par mille coups à la fois.

Auger poussa Réveillon dans les mains de ses filles et de quelques ouvriers demeurés fidèles.

— Fuyez ! fuyez !

— Fuir ! Et pourquoi ? demanda Réveillon ; je n'ai fait aucun mal à tous ces gens-là !

— Ecoutez-les, dit Auger.

Et sa main étendue désignait à Réveillon, à travers la porte, les assassins qui criaient :

— A mort ! à la lanterne !

Car on pensait déjà à la double utilité qu'on pouvait tirer de ce long bras de fer qui n'avait servi, jusque-là, qu'à supporter des lanternes.

Comme le gouvernement ne voulait plus pendre pour son compte, le peuple, afin de ne pas laisser perdre cette belle institution, voulait pendre pour le sien.

Réveillon, terrifié, abasourdi, se laissa persuader, et, s'enfuyant avec ses filles par le jardin, qui n'était pas encore envahi, put, après avoir fait un long détour, se réfugier à la Bastille.

— Et maintenant, dit Auger, voyons ce qui va se passer ici.

LVII.

LA Foudre tombe.

La porte résistait, cependant.

D'ailleurs, les assaillants ne pouvaient s'empêcher de regarder un peu autour d'eux, et, en voyant, à deux cents pas à peine devant eux, se dresser la Bastille, géant de granit qui n'avait, pour les foudroyer, qu'à allumer l'éclair d'un de ses canons, ils avaient peur encore du bruit qu'ils faisaient.

Puis des créneaux de la Bastille, leurs yeux s'abaissaient à tous les angles de la rue par lesquels ils s'attendaient à voir déboucher le guet, — ce terrible guet de la place Dauphine !

D'autres interrogeaient les fenêtres de Réveillon, inquiets et défiants du silence de ces fenêtres ; car, à travers les jalousies, un tromblon pouvait passer sa gueule évasée, et envoyer au milieu de cette foule compacte sa charge terrible dont pas une balle n'eût été perdue.

Au surplus, il fallait remplir les conditions du programme, et brûler ce fameux mannequin de Réveillon.

Ce fut alors qu'un zélé approcha une torche d'une botte de paille et que le feu éclata.

Le soir venait : beau moment pour le jeu des flammes !

Nous l'avons dit, la porte avait d'abord été fermée, et heureusement bien fermée : le feu vint gercer et grésiller le bois de cette porte, et bientôt la fumée aveugla la maison tout entière.

L'auto-da-fé dura plus d'une heure ; l'émeute durait déjà depuis une demi-journée, et cependant pas un baudrier, pas un chapeau galonné, pas une baïonnette ne s'étaient montrés dans le faubourg.

D'où venait cette inertie ? Il y a une chose triste à dire : — de la cour, selon toute probabilité.

Cette date du 27 avril à laquelle nous sommes arrivés, était fixée pour l'ouverture des états-généraux. La cour, qui connaissait leur composition, ne craignait rien tant que cette ouverture déjà remise au 4 mai ; il s'agissait d'arriver à ce que le 4 mai ils n'ouvrissent pas plus qu'ils n'avaient ouvert le 27 avril.

Or, voici ce qu'espérait la cour :

Elle espérait qu'à cette bande de cinq ou six cents misérables, qu'à ces cent mille curieux qui regardaient, se joindraient trente ou quarante mille ouvriers sans pain et sans travail ; que le pillage dont on allait donner un spécimen chez Réveillon, éveillerait chez ces pauvres gens le fatal désir de suivre l'exemple offert ; que l'on pillerait dix ou douze maisons riches, ce qui serait parfaitement suffisant pour ajourner les états et concentrer une armée sur Paris et sur Versailles.

Rien ne venait donc troubler, dans leurs opérations les émeutiers du faubourg Saint-Antoine.

Il en résulta que, vers les trois heures de l'après-midi, les poitrines tenues en haleine commencèrent à se dégonfler : ni défense de la maison Réveillon, ni intervention des voisins, ni répression de la part de l'autorité.

On pouvait donc agir sans crainte.

Vers quatre heures du soir, on attaqua hardiment les portes, et l'on se mit sérieusement à escalader les murs.

Ce fut alors seulement que l'on vit paraître une escouade d'archers, qui se mit à parlementer avec les agresseurs.

Cette escouade était trop faible, d'ailleurs, pour faire autre chose que parlementer.

Ce que voyant les assaillants, encouragés par cette paternelle opposition, ils se remirent au siège de la maison.

Alors les coups de feu commencèrent à pleuvoir ; mais ils arrivaient trop tard : les esprits étaient montés. Les pierres répondirent aux

coups de feu, et les archers furent battus et mis en fuite.

Les archers battus et mis en fuite, il ne s'agissait plus que de faire irruption dans la maison.

On ne se donna point la peine d'enfoncer la porte : on appliqua des échelles aux murs ; on entra par les fenêtres, et les premiers entrés ouvrirent portes et fenêtres à ceux qui étaient restés dehors.

Comment cela se fit-il ? On n'en sut jamais rien ; mais, en même temps que les hommes escadaient les fenêtres, le feu prenait au magasin de papiers peints.

Il y eut alors un péle-mêle effroyable : chacun se dirigea selon son goût et son ambition.

Les uns se répandirent dans les chambres et jetèrent les meubles par les fenêtres.

Les autres coururent à la cave.

Quelques-uns des plus avisés cherchèrent la caisse.

C'est là que nous conduirons le lecteur, s'il veut bien nous le permettre.

La caisse de Réveillon était située dans un petit bâtiment donnant sur une cour particulière qui servait à l'essai des couleurs.

Cette caisse était au premier étage ; elle se composait d'une pièce assez vaste servant de bureau, placée entre une petite antichambre par laquelle on y entrait et un cabinet dans lequel elle donnait elle-même.

C'est dans ce petit cabinet que se trouvait la caisse.

Ce meuble important était un grand coffre et de bois que trois hommes eussent eu de la peine à porter, même quand il était vide.

Des serrures de fer où la matière n'avait pas été épargnée, des clous à tête énorme, des poignées, des angles, des cadenas, préservaient à la fois ce coffre de la main du temps et de la main des voleurs.

Il n'était point facile de trouver l'accès de cette chambre. Un petit escalier tournant y conduisait ; les ouvriers seuls le pouvaient connaître.

Aussi vit-on les pillards se répandre de préférence dans les appartements de Réveillon, forcer les secrétaires, briser les glaces et faire main basse sur tout ce qui pouvait avoir une valeur.

Seulement, un accident auquel personne n'avait songé vint désappointer les pillards.

Dans la petite cour, adossé à une baraque en planches, était un baquet plein de térébenthine.

Une flammèche de l'auto-da-fé tomba dans le baquet, qui s'alluma en sifflant.

La flamme monta contre la muraille comme un serpent vert et rouge.

Les couleurs voisines, toutes fabriquées à l'essence, prirent feu à leur tour, la boiserie craqua, et à travers les lézardes on put voir passer les franges des flammes.

En un instant, le feu gagna tout le bâtiment, et enveloppa le coffre, qui contenait, non-seulement toute la fortune de Réveillon, mais encore les économies d'Auger : une trentaine de mille livres en or enfermées dans un sac.

Le feu prit au coffre.

En ce moment, un homme pâle, les cheveux épars, semblable bien plutôt à un spectre qu'à un homme, monta l'escalier étroit, bondissant de marches en marches, se précipita dans le cabinet, tira une clef de sa poche, ouvrit rapidement le coffre et en arracha un sac plein d'or.

— Oh ! misérable ! dit derrière lui une voix ; vous êtes donc aussi un voleur ?

Auger se retourna, car cet homme, c'était Auger.

Celle qui avait parlé, c'était Ingénue.

Ingénue, pâle, haletante, immobile, debout sur le seuil.

Les antécédents d'Auger portaient leurs fruits : une fausse accusation pesait sur lui.

— Vous ici ? murmura-t-il.

— Oui, moi, dit Ingénue ; moi, qui vous connais enfin sous toutes vos faces.

— Vous vous trompez ! s'écria Auger, et cet or est bien à moi.

— menteur !

— Je vous proteste . . .

— Parjure !

— Ingénue ! . . .

— Vous ne sortirez pas ! dit la jeune femme en barrant la porte.

Auger s'approcha d'Ingénue pour l'écartier ; mais elle, trompée par l'apparence, s'accrocha à la porte en criant : A l'incendiaire ! au voleur !

Ingénue, qu'il savait sortie, qu'il croyait ne devoir rentrer qu'à la nuit, l'accusait d'incendie et de vol !

Cette femme, douce et pure, image de la vertu inoffensive, lui apparut comme Némésis aux yeux vengeurs, aux gestes pleins de menace.

Comment se trouvait-elle là ? C'est ce qu'il est bien facile d'expliquer.

Vers une heure, Ingénue était sortie comme d'habitude ; ce jour-là était celui des doux

rêves : elle avait eu, du côté de Clignancourt, une entrevue avec Christian.

Le rendez-vous avait passé avec la rapidité ordinaire ; une fois réunis, le jeune homme et la jeune femme n'avaient plus idée de la mesure du temps.

Quand la nuit descendait, ils comprenaient seulement que l'heure était venue de rentrer.

Alors, Christian reconduisait Ingénue le plus près possible de chez elle ; on prenait jour et heure pour un nouveau rendez-vous, non moins innocent que tous les précédents, et l'on se séparait.

Ce jour-là, ils avaient bien entendu un certain bruit dans le faubourg ; mais, comme il était impossible de deviner la cause de ce bruit, et, par conséquent, d'en prendre de l'ombrage, Christian, par les rues de derrière, avait reconduit Ingénue à une centaine de pas de la petite porte du jardin, et là il l'avait quittée.

Ingénue trouva la porte du jardin ouverte ; puis elle vit les tourbillons de fumée qui s'élevaient de la maison ; puis elle entendit les cris qui retentissaient dans les cours et dans les appartements.

En s'approchant davantage, elle vit des hommes courir, hurlant, et elle comprit alors que tout ce bruit, toutes ces rumeurs, venaient de la maison même de Réveillon.

Courageuse comme toute créature chaste et pure, elle songea que Réveillon courait sans doute quelque danger, et elle s'élança dans les appartements.

Les appartements étaient pleins d'hommes furieux, cherchant Réveillon.

Mais comme il était facile de voir qu'ils ne l'avaient pas trouvé, Ingénue pensa que, selon toute probabilité, soit pour se dérober aux coups de ces hommes, soit pour défendre sa fortune contre eux, Réveillon s'était réfugié dans sa caisse, et elle y courut.

Nous avons vu comment elle y était arrivée, juste au moment où Auger était occupé à tirer de la caisse tout ce qui lui appartenait.

Comme elle ignorait que cet or lui appartenait, elle crut à un vol et cria : Au voleur !

— Laissez-moi passer ! répondit-il ; nos destinées n'ont plus rien qui soit commun : vous m'avez désespéré, humilié sans cesse. Je ne suis plus votre mari, vous n'êtes plus ma femme. Laissez-moi passer !

Ingénue comprit que cette heure, qui devait la séparer à tout jamais de son mari, cette

heure, qu'elle avait instamment demandée au ciel, était peut-être arrivée.

— Vous laisser passer ! fit-elle.

— Il le faut ! dit Auger !

— Vous laisser passer avec l'or de M. Réveillon ?

— Qui vous dit que cet or est à M. Réveillon ?

— Ne venez-vous pas de le tirer de sa caisse ?

— Ne puis-je avoir de l'or à moi dans la caisse de monsieur Réveillon ?

— Où est monsieur Réveillon ?

— Me l'avez-vous donné en garde ?

— Faites attention, malheureux ! vous me faites la même réponse que Caïn à Dieu, après la mort d'Abel !

Auger ne répondit pas, et tenta de passer.

Mais Ingénue, barrant la porte :

— Voleur ! dit-elle, voleur !

Il s'arrêta, ne sachant que faire.

— Voleur ! reprit Ingénue. Vous avez peut-être assassiné monsieur Réveillon ! C'est vous sans doute qui avez incendié sa maison ! c'est vous qui avez perdu tout ce qui vous a servi ! Voleur et assassin ! rendez au moins cet or, qui, demain, sera peut-être la seule ressource de vos bienfaiteurs !

— Ah ! dit Auger, s'arrachant les cheveux ; mais vous ne voulez donc pas croire à ce que je dis ?

— Au voleur ! au voleur ! cria Ingénue pour toute réponse.

Auger jeta un cri terrible, et s'élança pour repousser Ingénue ; mais, en ce moment, le plancher du cabinet s'effondra, et Auger disparut dans une fournaise.

En même temps, une poutre se détacha du plafond et atteignit Ingénue sur le haut du crâne.

La jeune fille étendit les bras, et sans pousser un soupir, tomba, la tête en arrière, sur les degrés de l'escalier.

Mais, au même instant, une échelle montra ses deux bras à la fenêtre calcinée. A l'aide de cette échelle, et par cette fenêtre, un homme s'élança, les cheveux et le visage noircis :

— Ingénue ! criait-il, Ingénue !

Cet homme était Christian ;

Christian, qui n'avait fait attention à rien, qui n'avait écouté aucun bruit, remarqué aucune rumeur tant qu'il avait eu près de lui Ingénue ;

Mais qui dès qu'Ingénue l'eut quitté, dès qu'il se trouva seul, comprit qu'il se passait dans le faubourg quelque chose d'inaccoutumé.

Il descendit de son fiacre, courut au premier groupe, et s'informa.

On lui dit que les ouvriers de Réveillon pillaient et incendiaient la maison de leur maître et tuaient tous ceux qui l'habitaient.

Or, Ingénue et son père habitaient cette maison.

C'était en le quittant, lui, Christian, qu'Ingénue venait de rentrer dans cette maison.

Qu'allait-elle devenir au milieu de cette horrible bagarre ?

Peut-être aurait-il encore le temps de la rejoindre et de la sauver !

Il s'élança sur ses traces.

Il connaissait très bien la porte de ce jardin par laquelle, deux fois sur trois, Ingénue sortait pour le rejoindre.

Il courut à cette porte.

Puis, fendant les groupes, heurté ici, blessé là-bas, brûlé aux bras, aux jambes, déchiré en cent endroits, il était arrivé dans la petite cour.

Là, il avait vu à travers les vitres le jeu de deux ombres.

Il avait reconnu Auger, il avait deviné Ingénue.

D'ailleurs, la flamme éclairait assez pour que, d'en bas, il pût voir son visage.

Un cri s'était fait entendre.

Ce cri lui avait semblé un cri d'appel.

Celle qui l'avait poussé demandait du secours.

Alors, dévoré d'angoisses, il avait regardé autour de lui, et apercevant sous le hangar une échelle encore intacte, il s'en était emparé, l'avait dressée contre la muraille, avait fait voler la fenêtre d'un coup de poing, et l'épée aux dents, il pénétrait dans la caisse au moment même où Auger disparaissait dans les décombres et où Ingénue, frappée au front par la so-live, tombait à la renverse.

La première chose qu'il aperçut fut Ingénue, ensanglantée et mourante.

Il tira l'échelle à lui, s'en fit un pont et enjamba de la fenêtre du cabinet à l'escalier.

Il n'y avait pas moyen de rester un instant de plus dans cette fournaise.

Il prit Ingénue dans ses bras, tandis que le sang, coulant à flots de la blessure de la jeune femme, inondait son épaule et laissait une longue trace sur les débris fumants.

Il l'emporta, triste et cher fardeau ! au milieu des blessés, des morts, sous une grêle de balles, au sifflement des pierres.

Il l'emporta, suffoqué par la fumée, dévoré par les flammes, meurtri par la chute des plafonds ; il l'emporta à travers les précipices ouverts sur l'escalier, traversa la cour, et ne s'arrêta que dans le jardin.

Il n'avait pas fait plus de dix pas dans cet endroit, que le petit bâtiment s'écroula derrière lui, et qu'un tourbillon de feu, de poussière et de hurlements monta jusqu'au ciel en répercutant au loin ses bruits et ses lueurs.

LVIII.

LE PORTRAIT.

Personne n'avait vu passer le jeune homme, tant chacun pensait à soi, tant chacun était occupé à piller ou à détruire pour son propre compte.

En effet, les uns se battaient, les autres brisaient, les autres volaient.

L'émulation du vol, de la destruction ou du combat régnait sans rivale dans toute cette malheureuse maison, devenue la proie d'une incroyable orgie de cupidité, de vengeance et de rage.

Tandis que les gardes françaises, bataillant au dehors, prenaient peu à peu possession de la rue et de toute maison voisine, des fenêtres de laquelle on pouvait avantageusement faire feu sur la maison de Réveillon, les brigands, refoulés, encombraient les caves, défonçaient les tonneaux, et se gorgeaient indifféremment d'eau-de-vie, de vin, d'esprit de vin, de liqueur et de térébenthine.

Aussi la plupart de ces misérables mouraient-ils empoisonnés, quand ils cherchaient à mourir ivres.

Pendant ce temps, Christian déchirait son mouchoir en lambeaux, le trempait dans le bassin du jardin, et, l'appuyant glacé sur la tête d'Ingénue, reprenait sa course, ne pensant pas qu'elle pût jamais être emportée trop loin de cette fatale maison.

Et, tout en courant, il pressait mille fois sur son cœur ce corps déjà marqué du sceau de la mort, et, dans un furieux accès de désespoir, il allait sans savoir où, et demandant à Dieu, puisqu'il reprenait Ingénue à la terre, de le faire mourir avec Ingénue.